

« Anéantir », le roman de Houellebecq, le plus politisé, le plus catholique et... le plus raté



Le « Houellebecq nouveau », l'ouvrage le plus attendu de la rentrée littéraire, sort en librairie le 7 janvier. (PHILIPPE MATSAS/OPALE.PHOTO)

Dans « Anéantir », en librairie le 7 janvier, l'écrivain imagine la campagne présidentielle de 2027 et s'interroge sur la fin de vie tout en annonçant la mort de l'Occident.

Par [David Caviglioli](#)

Publié le [4 janvier 2022 à 18h53](#)

Les romans de Michel Houellebecq sont toujours très attendus, mais à la fin du mois de novembre l'attente a subitement tourné à la panique : selon la rumeur, le nouveau roman de Michel Houellebecq, annoncé pour janvier aux éditions Flammarion, porterait sur la campagne présidentielle, et Eric Zemmour serait un de ses protagonistes. Ce roman, personne ou presque ne l'avait lu, mais chacun se disait informé. Zemmour et Houellebecq, expliquait une éditrice, « *se parlent presque tous les jours au téléphone* ». (Ni l'entourage de Michel Houellebecq ni celui d'Eric Zemmour ne le confirment.) On venait alors d'atteindre le pic de la première vague Zemmour. Tout juste arrivé dans le jeu sondagier, le polémiste avait gagné en quelques semaines une quinzaine de points dans les études d'opinion et s'était hissé, dans certains esprits au moins, au rang de favori putatif pour le second tour de l'élection.

La rumeur était crédible. Depuis plusieurs années, Houellebecq s'est objectivement rallié à la nébuleuse réactionnaire. Il est devenu l'icône de l'hebdomadaire d'extrême droite « Valeurs actuelles ». Zemmour, dans son livre de campagne, « La France n'a pas dit son dernier mot », évoque leur amitié. Il raconte une soirée de novembre 2018, au Jockey Club, un club privé du 8^e arrondissement parisien, où Houellebecq s'extasie sur son art du nœud de cravate. Ils sont alors réunis par un ami commun, l'écrivain et critique Marin de Viry. Zemmour essaie d'enseigner à Houellebecq la technique du « double nœud ».

« *On rit de notre maladresse commune, écrit-il. On est comme deux enfants complices, perdus devant les gestes les plus simples de l'existence.* » En octobre 2018, recevant le prix Oswald-Spengler à Bruxelles, Houellebecq avait glissé dans son discours sur le « *déclin de l'Occident* » un hommage aux livres de Zemmour – « *essais historiques de grande ampleur et bien documentés* ».

L'attente fébrile de ce mystérieux brûlot zemmouriste s'expliquait aussi par le statut de romancier prophète dont Houellebecq jouit depuis une vingtaine d'années. La chose a commencé en 2001 avec « Plateforme », roman qui se clôt avec un attentat islamiste de grande ampleur dans une boîte de nuit thaïlandaise, paru quelques jours avant le 11-Septembre et un an avant une tuerie de masse étrangement similaire, dans deux

night-clubs de Bali. En 2015, « [Soumission](#) » sortait le 7 janvier, jour des tueries de « Charlie Hebdo ». (A la une de « Charlie » le jour de l'attentat, Houellebecq était caricaturé en mage d'opérette annonçant l'islamisation du pays.) Quatre ans plus tard, certains lecteurs voyaient dans les violentes émeutes rurales qui secouent la fin de « Sérotonine » une prémonition de l'insurrection des « gilets jaunes ».

Soulagement et déception : pas de Zemmour

La tradition, désormais, est de prêter des capacités chamaniques aux romans de Houellebecq. Les plus rationnels le voient comme un sismographe, sensible aux mouvements profonds de l'histoire, attentif aux signaux faibles du grand désastre à venir. Avait-il cette fois pressenti le phénomène Zemmour ? Venait-il nous annoncer la victoire de l'extrême droite en 2022 ?

La presse a reçu « [Anéantir](#) » le 17 décembre et a découvert, dans un mouvement qui tenait autant du soulagement que de la déception, que Zemmour en était absent. Autre surprise : il y avait bien une grande figure politique dans le roman. Il s'agissait de Bruno Le Maire. Un Le Maire de rêve, renommé Bruno Juge : polytechnicien (et non énarque comme son modèle), ancien dirigeant virtuose de Dassault et d'Arianespace qui a réussi à « éradiquer » les concurrences américaine et chinoise, « *plaçant la France au premier rang mondial* », devenu quelque chose comme le plus grand ministre français depuis Colbert. Grâce à Bruno Juge, maestro de l'économie politique, la France est redevenue en quelques années la « *nation emblématique du haut de gamme, enviée et admirée partout dans le monde* ». Signe de son génie : Citroën fait désormais jeu égal avec Mercedes « *sur la quasi-totalité des marchés mondiaux* » – même « *sur le très stratégique marché indien* », c'est dire. On attendait un roman cagoulard, on se retrouve avec une *fan fiction* macronolâtre, digne des rêveries diurnes d'un inspecteur des finances.

Bruno Le Maire et Houellebecq se connaissent depuis 2006. Directeur de cabinet de Dominique de Villepin, Le Maire avait aidé Houellebecq pour « *une histoire de douane et de chien* », lit-on dans « le Monde ». Cette amitié, c'est Zemmour, encore lui, qui en parle le mieux, dans une scène aperçue lors d'une soirée organisée en 2019 par « Valeurs actuelles » au Cirque d'Hiver.

« *Chaque personne qui entre dans la loge vient d'abord saluer Houellebecq en se penchant vers lui, lit-on dans son livre. On a l'impression d'un roi qui reçoit les hommages de ses féaux. Bruno Le Maire est lui aussi arrivé. [...] Son regard est rivé sur le visage fripé de Houellebecq qui n'a pas remarqué son entrée [...]. Le ministre écrivain, si fier d'être publié dans la collection Blanche de Gallimard, est cloué par l'admiration qu'il voue au grand écrivain national.* »



L'écrivain entouré de Bruno Le Maire (alias « Bruno Juge » dans « Anéantir »), Philippe de Villiers et Benoît Duteurtre lors d'une soirée organisée par « Valeurs actuelles » en 2019.
(PATRICK IAFRATE)

Le 26 octobre dernier, Bruno Le Maire déclarait, rosissant de fierté, dans un discours sur la relocalisation industrielle prononcé à Bercy devant des chefs d'entreprise :

« Vous savez que je suis très lié avec un écrivain que vous connaissez tous, qui s'appelle Michel Houellebecq, qui a écrit des ouvrages tous aussi exceptionnels les uns que les autres, qui sont peut-être le meilleur sismographe de ce qu'est la société française aujourd'hui. »

Houellebecq a visité le ministère de l'Economie et des Finances pendant la rédaction du roman et parlé avec le ministre des grands défis industriels du pays. Le Maire a déclaré publiquement que son roman défendrait l'industrie française, comme « Sérotonine » a défendu la cause des agriculteurs.

A l'arrivée ce n'est pas le cas. « Anéantir » ne promet pas le made in France, ne porte pas de marinière et de slip français. Dans le roman, la France a beau connaître de nouvelles « Trente Glorieuses », elle n'est pas pour autant un pays vivable. Elle reste une « juxtaposition hasardeuse de conurbations et de déserts ruraux » où le bonheur est devenu impossible, un pays appauvri où la fécondité baisse, une civilisation en déroute dont « l'ambiance pseudo-ludique, en réalité d'une normativité quasi fasciste », cache mal qu'elle est condamnée, « et probablement pas à très long terme », à « s'effondrer dans un gigantesque collapsus ».

Bruno Le Maire, depuis la sortie du livre, connaît une embellie médiatique, et narcissique. Des articles le dépeignent comme un ministre muse, entré dans l'éternité par la voie littéraire. « Se retrouver ainsi dans ce qui est peut-être le plus grand roman de Michel... », a-t-il dit [au « Monde »](#). Tout à sa joie, il oublie qu'il est le héros d'un roman où la France est un pays mort.

Un peu plus près du pouvoir

Houellebecq est un écrivain politique, mais il ne s'était jamais approché du pouvoir d'aussi près. « Anéantir » est le plus directement politisé de ses romans, et il l'a de toute évidence conçu comme une intervention dans la campagne électorale en cours. Comme pour montrer ses talents divinatoires, il a situé son récit entre l'hiver 2026 et l'été 2027, c'est-à-dire maintenant, mais avec un quinquennat d'avance. Cette temporalité parallèle lui permet de pirater l'actualité et de jouer avec les fantasmes du moment. Il y a quelques mois, certains commentateurs (sans doute ivres) prêtaient à Cyril Hanouna un destin politique ; aussi Houellebecq a inventé un Benjamin Sarfati, humoriste juif pétomane adoré par les banlieusards, « sorti des zones les plus basses du divertissement télévisuel », désigné comme candidat LREM par le président de la République sortant en personne.

Houellebecq, selon son ami Geoffroy Lejeune, directeur de la rédaction de « Valeurs actuelles », « a beaucoup d'estime pour Macron », qui apparaît dans « Anéantir » comme un homme intelligent et un stratège hors pair. Une telle bienveillance peut surprendre de la part d'un romancier qu'on tient pour féroce antilibéral. Le roman tient de fait un discours ambigu sur le macronisme. Le protagoniste, énième avatar du double houellebecquien dépressif et assoiffé d'amour, est un haut fonctionnaire nommé Paul Raison. Conseiller ministériel de Bruno Juge, il « travaille avec constance, et même avec un certain dévouement, au maintien d'un système social qu'il sait irrémédiablement condamné ».

Il a voté pour l'actuel président, mais son soutien est « un non-choix, un ralliement banal à l'opinion courante ». Ni lui ni son ministre n'aiment le monde qu'ils fabriquent, ou plutôt qu'ils détruisent, sans le vouloir. Il y a un passage fort sur la « distorsion de plus en plus évidente entre les intentions des hommes politiques et les conséquences réelles de leurs actes ». Le macronisme est une politique involontairement apocalyptique, dans le sens où elle ne fait que retarder l'apocalypse, comme une chimiothérapie ne fait que retarder la mort.

L'imaginaire politique d'« Anéantir » est incontestablement d'extrême droite. La France est exclusivement composée d'une élite macroniste désabusée, consciente d'œuvrer au mal, et d'un petit peuple honnête et lepéniste. Ce dernier est incarné par Cécile, la sœur du protagoniste, et Hervé, son mari : deux catholiques fervents, qui votent « Marine, évidemment ». Hervé est un notaire au chômage, un homme intègre, un

fanatique du « Seigneur des anneaux » (« *Faites front, hommes de l'Ouest !* ») qui a fait partie du mouvement identitaire.

Notre devenir historique est évoqué en une phrase glaçante, une prémonition zemmourienne peut-être : « *La Reconquista n'avait pas encore commencé en Europe.* » (Le récit est narré au passé, ce qui provoque un trouble charmant.) La tendresse de Houellebecq envers les identitaires est notable, et totale. Ce sont des « *bons gros bœufs paisibles, plutôt des racistes nationaux au départ, mais tout à fait prêts à s'engager pour la cause de la morale judéo-chrétienne* ». Dans le roman, tout le monde adore les identitaires, y compris Bruno Juge et la DGSI. « *Ils sont extrêmement dérangeants pour l'idéologie officielle*, dit un cadre du renseignement français : *ils l'obligent à se retourner sur elle-même, à réexaminer ses valeurs.* »

Dans ce paysage droitier, la gauche est une chose définitivement vaincue. « *La gauche, enfin ce qu'il en reste* », dit une conseillère en communication, comme on parle d'une forêt qui a brûlé depuis longtemps. Devant les yeux ronds de son stagiaire, elle lance : « *La gauche ? Tu connais le terme, ça éveille quelque chose dans ta tête, t'en as entendu parler à Sciences-Po ?* »

Tout du nanar

Le principal problème posé par « Anéantir » est qu'il est techniquement raté. Son ouverture est intrigante : un mystérieux groupuscule terroriste met en ligne des messages menaçants, dont une vidéo troublante de vérité montrant Bruno Le Maire se faisant décapiter. Puis ce groupuscule passe à l'acte et commet des attentats à la signification énigmatique, contre des porte-conteneurs chinois, ou une banque de sperme au Danemark. La DGSI ne comprend pas ce qui se passe. On est introduit dans un univers ésotérique de sectes et de sociétés secrètes, de langages cryptés et de numérologie occulte.

Mais assez rapidement, toute cette affaire s'évapore, voire sombre dans l'incohérence la plus totale. Le roman a tout du nanar : digressions capricieuses, facilités narratives, longues explications confuses qui posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Les personnages secondaires changent de psychologie à chaque chapitre, comme Maryse, une immigrée béninoise candide qui découvre tout juste la France page 409 (« *Alors c'est ça, la France...* », dit-elle le souffle coupé devant la roche de Solutré) et se met soudain à parler comme une vieille syndicaliste de la CGT page 418.



Michel Houellebecq en 2014, chez lui, à Paris. (PHILIPPE MATSAS / OPALE.PHOTO)

« Anéantir » est sans aucun doute le plus mauvais roman de Houellebecq. Le seul qui soit réellement manqué. Il contient parmi les pires pages de son œuvre. Citons l'ineffable « dialogue sur le chômage » entre le ministre de l'Economie et son conseiller :

« Le chômage, donc..., dit le ministre. Tu penses que c'est vraiment important ? Tu penses que c'est ça qui fait grimper le Rassemblement national ?

– Il y a l'immigration aussi, bien sûr. Mais le chômage joue un rôle, oui, j'en ai peur.

– Je pense que tu as raison ; et c'est le pire problème qu'on puisse avoir à résoudre. »

Ces innombrables défauts de facture rendent la lecture éprouvante, et c'est regrettable, parce que la construction thématique du roman est intéressante. Houellebecq s'était enfin décidé à traiter littérairement une de ses croyances politiques fondamentales : son opposition féroce, totale, à l'euthanasie. Car « Anéantir » quitte bien vite le terrain du thriller d'espionnage ésotérique. Au tiers du récit, tout est interrompu, lorsque le père du protagoniste fait un AVC, et nous entraîne avec lui dans l'enfer de la fin de vie médicalisée et des Ehpad.

D'un point de vue romanesque, cette déviation est la partie la plus épouvantablement ennuyeuse du livre. Mais on sent qu'elle passionne Houellebecq, qui consacre de longues pages à l'état végétatif, au mystère de ce père qui ressent la douleur et la joie « *sans qu'elles puissent se traduire par des mimiques, des gémissements, des sourires ou des plaintes* ». L'homme ne peut ni parler ni bouger, mais il a encore des érections ; il passe ses journées dans un jardin d'hiver où son épouse, Madeleine, tourne les pages d'un livre devant ses yeux. « *Si son père pouvait bander, s'il pouvait lire et contempler le mouvement des feuilles agitées par le vent, alors, se dit Paul, il ne manquait absolument rien à sa vie.* »

L'idée centrale du roman est qu'il faut accepter que les choses meurent : les civilisations comme les hommes. Depuis « Sérotonine », la question du lien entre le désastre historique et les drames individuels intéresse de plus en plus Houellebecq. Ici, l'Occident est décrit comme un corps biologiquement épuisé, en fin de vie, déjà condamné par « *une force sombre, secrète* », une décadence en somme. Et cette décadence, « *les hommes politiques [sont] incapables de l'infléchir* ». Les plus belles pages du roman sont celles qui portent cette réflexion, et sont malheureusement noyées dans un salmigondis narratif digne d'un polar amateur.

Le point d'orgue du récit est une évasion : Paul Raison et sa sœur Cécile décident de faire sortir clandestinement leur père de l'Ehpad sordide où il est promis à la mort. Grâce à Hervé, le notaire identitaire, ils font appel à un admirable groupuscule d'extrême droite qui libère les vieux des hôpitaux. Simplement on ne comprend jamais pourquoi ils prennent cette peine alors qu'ils pourraient, tout simplement, demander à la direction de l'établissement de le ramener à la maison, ce qu'elle accepterait, ou bien cesser de payer la note – absurdité révélatrice du laisser-aller avec lequel Houellebecq a travaillé et qui contamine toute la seconde moitié du récit, puisque les événements subséquents (un suicide artificiel, un scandale politique sans réel objet) sont comme frappés de nullité. La scène de l'évasion elle-même mériterait de figurer dans le Top 10 des pires scènes d'évasion de l'histoire. Ce n'est d'ailleurs même pas vraiment une évasion : personne n'empêche personne de sortir. Le groupuscule d'extrême droite est venu pour rien si ce n'est pour conduire la camionnette.

Malgré tous ses défauts, ce roman marque une étape importante dans l'œuvre de Houellebecq : il parachève sa conversion au catholicisme, qui est omniprésent. Le livre est religieux, d'abord, en ce qu'il pose la fin du monde comme horizon, et même comme horizon acceptable. Houellebecq appelle l'humanité à cesser de se reproduire et à prendre soin de son vieux corps en attendant sa disparition. Il a une certaine sympathie pour ces terroristes qui veulent éradiquer notre espèce, et s'il tolère mal l'idée qu'on abrège la vie d'un vieil homme, l'euthanasie du monde ne crée pas chez lui de trouble particulier. Mais au milieu de ce désastre, on peut rester heureux.

L'église de Houellebecq

C'est la grande nouveauté de ce Houellebecq nouveau : malgré son titre, malgré son thème, « Anéantir » est un livre béat, plein de morts heureuses et de couples qui s'aiment. Malheureusement, le bonheur ne réussit pas à Houellebecq. Il n'a rien à en dire. Les longues pages consacrées à la félicité conjugale de Paul Raison nous montrent ce qu'il entend par « bonheur » : avoir une femme avec un « *cul magnifique* » qui vous cuisine des œufs en meurette et vous suce la queue.

En même temps qu'« Anéantir » paraît un livre collectif intitulé « Houellebecq et la foi », dans lequel le frère dominicain Olivier-Thomas Venard, accessoirement professeur agrégé de lettres, dit de lui qu'il est « *une des voix catholiques les plus authentiques de notre temps* ». Dans « les Particules élémentaires », en 1998, Houellebecq soutenait déjà qu'« *aucune société n'est viable sans l'axe fédérateur d'une religion quelconque* ». Plusieurs de ses textes soutiennent l'idée que Dieu est une « *présence interstitielle* », seule capable de relier les hommes entre eux. Qu'il est le « *dernier rempart contre le libéralisme* ». Houellebecq a toujours cherché « *quelque chose de religieux intégrant l'existence des parkings souterrains* », sans y parvenir, comme dans « Soumission », où son double essaie de ressentir quelque chose devant la Vierge de Rocamadour, en vain.

Dans « Anéantir », Paul Raison reste un chrétien sans foi, un catholique négatif, mais la France autour de lui s'est remise à croire. Le livre, hanté par la figure de Pascal, est peuplé de déistes, comme Cécile, qui parle de Dieu comme s'il était dans la pièce. Ce renouveau chrétien est peut-être la seule espérance politique du livre. Pour Houellebecq, les religieux sont les derniers humains capables d'aimer, de prendre soin des autres, et donc de rendre le monde habitable. Les seuls à savoir accepter la mort et donc à pouvoir accompagner dans la paix ceux qui s'y confrontent. C'est faux évidemment, mais il semble le croire, sincèrement.



L'église de Houellebecq : Notre-Dame-de-la-Nativité (Paris-12e).
(JULIE DENAT POUR « L'OBS »)

Houellebecq a même trouvé son église, qu'on peut aller visiter. Paul Raison, à mesure qu'il se laisse gagner par un semblant de foi, s'y rend à plusieurs reprises. C'est une petite église parisienne, tout à fait étonnante, nommée Notre-Dame-de-la-Nativité, perdue au milieu des immeubles en verre du quartier de Bercy, non loin du ministère de l'Economie, miraculeusement épargnée par les opérations d'urbanisme, symbole parfait du catholicisme français, ou de ce qu'il en reste.